

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 12 — Samedi, 26 juillet 1884  
Bureaux : 25, rue Saint-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



JUILLET : On va chercher le lait.

## LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 26 Juillet 1884

## SOMMAIRE

TEXTE : Troisième tirage de nos primes.—Notre nouveau feuilleton.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Une fête religieuse hindoue.—Une mèche blanche, par Carlos.—Juillet — Nos primes. — Les ambitions de Faraude (suite et fin), par Mlle Zénaïde Fleuriot.—Courier des modes.—Poésie : Une rencontre en mai, par Charles Lexpert. — Un conseil.—Les formules de salut. — Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Juillet : On va chercher le lait.—Nos illustrations de la mode.—Ile Maurice : Une cérémonie religieuse hindoue.—Gravure du feuilleton.

## TROISIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

Le troisième tirage de nos primes du MONDE ILLUSTRÉ—numéros du mois de JUILLET—aura lieu lundi, le 4 août, à huit heures du soir, dans la grande salle de *La Patrie*, n° 35, rue Saint-Gabriel,

## NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Dans notre prochain numéro, nous commencerons à publier : *La chambre n° 7*, par Raoul de Navery, accompagné de magnifiques gravures.

Après une histoire douce et simple comme celle de Faraude, il est bon de donner quelque chose de mouvementé et de dramatique, et certes, ce n'est pas ce qui manque dans le chef-d'œuvre nouveau de Navery, qui est le plus émouvant des romans modernes.

On ne pourrait choisir un meilleur moment pour s'abonner à notre journal.

## ENTRE-NOUS

Une dépêche de Washington nous apprend le sauvetage des survivants de l'expédition commandé par le lieutenant Greely.

Au congrès international de Saint-Petersbourg, qui eut lieu en 1881, il fut décidé d'établir des stations circumpolaires dans les océans arctiques et antarctiques pour faciliter le ravitaillement des équipages envoyés à la découverte du pôle nord ou sud.

Chaque puissance devant en établir une, la république des Etats-Unis envoya quelques mois plus tard, le 7 juillet 1881, un navire, le *Protheus*, pour fonder la station de la baie Franklin.

Ballotté par les tempêtes et gêné par les glaces, il ne put arriver exactement à l'endroit fixé par le gouvernement, et le 11 août le lieutenant Greely se décida à débarquer à Discovery Harbor, où il s'établit avec ses vingt-cinq compagnons, le *Protheus* retournant en Amérique.

Il avait été entendu que si deux étés se passaient sans être secourus, les abandonnés devaient revenir vers le sud.

Plusieurs navires envoyés à leur secours ne purent les découvrir. Les renseignements les plus contradictoires avaient été obtenus des Esquimaux du Groënland, et ce n'est que le 22 juin dernier qu'on les trouva dans le détroit de Smith.

\* \*

Hélas ! ils n'étaient plus que six, respirant à peine. Dix-sept étaient morts de privations de toutes sortes et deux s'étaient noyés en pêchant.

S'imaginer-t-on les souffrances supportées par ces hommes abandonnés sur un champ de glace, dans un pays inconnu où jamais on ne voit la terre, recouverte de neiges éternelles, où le soleil reste six mois au-dessus de l'horizon pour ensuite disparaître et laisser ces vastes solitudes plongées dans les ténèbres pour le reste de l'année.

Conçoit-on quelle énergie il a fallu à ces hommes pour résister au désespoir qui devait parfois s'emparer d'eux, exilés volontaires sur cette plage désolée, attendant toujours la délivrance, examinant l'horizon, croyant parfois apercevoir une voile quand ce n'était qu'un iceberg qui venait se souder aux autres et consolider leur prison.

Et tout cela, pourquoi, dans quel but ?

Pour obéir à ce besoin insatiable de découvrir, de savoir, de connaître ce qu'il y a partout sur cette boule, infiniment petit qui se meut dans l'infiniment grand, que l'on nomme la terre, autre prison d'où nous ne pouvons sortir.

L'homme, qui se connaît si peu, veut connaître ce qui est en dehors de lui ; l'inconnu l'attire d'une manière irrésistible, il poursuit ses découvertes, espérant voir un jour la fin, le but, la cause ; et les murailles s'accroissent sans cesse, le but est toujours plus éloigné, et au dernier jour il s'aperçoit qu'il n'a fait que le travail de l'écurie qui se meut dans sa cage, et qu'il est toujours au centre de la sphère dont il veut atteindre la circonférence.

N'importe, ces hommes ont droit à notre respect et à notre admiration ; le but est noble et le cœur de ceux qui le poursuivent a besoin d'être fort et haut placé.

\* \*

En parcourant la liste des marins qui accompagnaient le lieutenant Greely, on remarque des noms allemands, français, anglais, canadiens, américains, esquimaux, irlandais, etc., et tous ces hommes n'ont pas songé un seul instant aux rivalités de race, aux différences de langue et de nationalité ; ils ont vécu trois ans dans la plus parfaite union, ignorant si là-bas, chez eux, la guerre n'était pas déclarée et ne les avait pas fait ennemis les uns des autres.

L'isolement faisait disparaître la question de frontières qui les séparaient dans le monde civilisé, et la nature sauvage qui les entourait, exerçant une influence bienfaisante, les faisait souvenir qu'ils étaient tous des hommes et qu'ils se devaient aide et secours.

\* \*

En Europe, au contraire, une étincelle a failli mettre le feu aux poudres, il y a quelques jours, lors de la célébration de la fête nationale à Paris.

Les Alsaciens, ces braves enfants séparés de leur mère, la France, par suite de la folie de l'empire, venaient, comme chaque année depuis quatorze ans, déposer des couronnes au pied de la statue de la ville de Strasbourg, place de la Concorde, quand un malotru, un allemand ivre de bière et de *schnaps*, s'avança, cracha sur le drapeau français et s'enfuit.

Le bandit fut poursuivi, atteint, frappé, et échappa à la mort qu'en se réfugiant au ministère de la marine.

Ce lâche allait se cacher dans les plis du drapeau qu'il venait d'insulter.

\* \*

On ne pensait plus à ce misérable quand, en passant devant l'hôtel Continental, rue de Rivoli, les jeunes gens qui venaient de la place de la Concorde aperçurent, au balcon de l'hôtel Continental, un drapeau allemand au milieu de ceux des autres nations qui décoraient l'édifice.

On devine ce qui arriva : les portes furent enfoncées, le drapeau teuton enlevé, traîné dans la boue, déchiré et la hampe brisée à l'instant.

De là des notes diplomatiques, des demandes d'explications qui furent données et acceptées, heureusement, car qui peut prévoir les conséquences qu'aurait pu amener ce fâcheux incident.

L'ivrogne allemand a été arrêté et sera jugé ces jours-ci.

Un peu plus, et quatre millions d'hommes se ruaient les uns sur les autres, ce qui arrivera, du reste, fatalement un jour ou l'autre, ne serait-ce que pour prouver l'utilité des grandes armées que l'on entretient un peu partout en Europe.

\* \*

Comme tout est différent chez nous, qui vivons dans la paix la plus profonde et qui n'entretenons quelques régiments de paisibles miliciens que pour la forme peut-être, mais qui sauraient faire leur devoir en cas de besoin.

Cependant, il nous faut un général, et nous l'avons depuis quelques jours en la personne du colonel Middleton, qui vient remplacer le général Luard.

Le colonel Middleton a épousé, comme je vous l'ai déjà dit, je crois, une canadienne-française, Mlle Doucet.

Il faut espérer que le nouveau commandant saura faire oublier les souvenirs qu'a laissés son prédécesseur, qui, vraiment, n'a pas su trouver le chemin des cœurs canadiens et, s'il veut y arriver, il devra se

rappeler que son premier devoir est de faire toujours et quand même des éloges aux régiments [et bataillons qu'il inspectera.

Mais s'il a le malheur de critiquer, gare à lui !

\* \*

Le Conseil Privé s'occupe de nous en ce moment, et il est en train d'examiner cette fameuse question des limites des provinces d'Ontario et de Manitoba, ainsi que celles du territoire de la Baie d'Hudson.

Vous vous figurez peut-être que cette affaire, qui traîne depuis si longtemps, va enfin être réglée parce qu'elle est soumise au plus haut tribunal anglais ? Erreur profonde, et voici pourquoi :

On sait parfaitement que la province d'Ontario est limitée au nord par le territoire de la Baie d'Hudson et à l'ouest par le Manitoba ; que celui-ci est limité à l'est par la province d'Ontario, et que le territoire de la Baie d'Hudson l'est par celui d'Ontario ; ces deux dernières affirmations découlent de la première ; mais ce qui rend la décision difficile, c'est que rien ne peut faire connaître ces limites et que, maintenant comme toujours, on est au même point qu'au commencement.

Un journal du soir dit même que nos arrières-petits-enfants ont peut-être chance de voir se terminer ce procès.

Acceptons ce peut-être consolant et qui vivra verra.

\* \*

Ce n'est cependant pas ce qui préoccupe le plus le pays en ce moment, qui a les yeux tournés du côté de ce tribunal suprême, extraordinaire, qui a nom "Commission Royale," qui est chargé d'élucider les graves, très graves affaires, et qui n'élucidera rien du tout, probablement.

Notez que je ne vous parle pas le moins du monde de politique, puisque LE MONDE ILLUSTRÉ est de beaucoup trop supérieur à toutes ces questions pour s'en occuper, mais j'examine la chose au point de vue pratique.

Une fois la commission nommée, il a fallu s'assembler, et une fois réunie, ce fut un spectacle étrange de voir commissaires, accusateurs, accusés, témoins, avocats, se regarder en ayant l'air de se demander ce qu'ils venaient tous faire et de quoi on allait s'occuper.

Mais le Parlement ayant ordonné de faire deux enquêtes, il fallait commencer par l'une d'elles, et c'est ce que l'on fit, jusqu'à ce que la Commission se disloquât d'elle-même.

Jean-Baptiste, à qui au fond cela importe peu de savoir qui a tort ou raison, se demande avec crainte, en se grattant l'oreille, si ce n'est pas lui qui va payer tous ces beaux messieurs.

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est de voir constamment ce brave Jean-Baptiste se faire la même question, à propos de tout, quand il est assez vieux et qu'il a assez d'expérience pour savoir que c'est toujours lui qui doit payer les violons pendant que les autres dansent.

\* \*

Ces commissions inutiles rappellent l'histoire de ce fameux conseil municipal qui, jaloux de voir la paroisse voisine fière de posséder un pont magnifique, résolut enfin de voter un crédit pour en faire construire un dans le village.

— Mais nous n'avons pas de rivière, dit un brave habitant présent à la discussion.

— Eh bien ! répondit le maire d'un air digne, l'année prochaine nous voterons les fonds nécessaires pour en avoir une.

Il fallut en passer par là !

\* \*

Quels tristes huit jours nous avons eu la semaine dernière.

De la pluie le matin, de la pluie dans la journée, de la pluie la nuit.

O grand saint Médard, qui avez la clef des écluses du ciel, de grâce épargnez nous, fermez tout et laissez le soleil sécher la terre et mûrir les épis.

Impossible de faire les foins par un temps pareil, et si cela continue la récolte sera gravement compromise.

— Tout cela ne m'étonne nullement, me disait dernièrement un ami, qui n'est jamais embarrassé pour expliquer tout ce qu'on ne comprend pas, depuis que Vennor est décédé, il y a un bouleversement complet dans la climatologie ; n'ayant plus

d'ordre ni dates fixées d'avance, la pluie tombe à tort et à travers, le soleil se montre quand il peut, et le tonnerre, qui n'a plus de guide, va de droite et de gauche sans s'inquiéter de personne.

Où demande un prophète !

\* \* \*

L'autre jour on agitait la question d'annexion.

—Moi, dit l'un, je m'y opposerai toujours, parce que nous serions surs d'être engloutis et de disparaître au milieu de tant de millions d'hommes parlant une autre langue que la nôtre.

—Pour moi, fait observer l'autre, la grande objection à faire est la question de religion.

Et les raisons arrivaient à perte de vue.

—Ma foi ! dit enfin un journaliste bien connu, je trouve que la meilleure raison de toutes est celle-ci : "la cuisine américaine est trop mauvaise !"

LÉON LEDIEU.

## UNE FÊTE RELIGIEUSE HINDOUE

(Voir gravure)

Les Anglais ont en général respecté, avec une tolérance pleine de sagesse, les coutumes religieuses des habitants de leurs colonies ; ils se sont seulement b'rnés à interdire quelques pratiques trop barbares, telle, par exemple, que celle qui obligeait les veuves hindoues à se précipiter dans le bûcher funèbre de leurs époux.

Cette mesure d'humanité n'a pas excité les révoltes qu'on avait d'abord redoutées. Cependant on n'ignore pas à quel point les Hindous sont fanatiquement attachés aux pratiques de leur culte.

L'île Maurice en referme un certain nombre, des coolies pour la plupart, qui continuent d'observer fidèlement tous leurs rites religieux, parmi lesquels il en est encore de très choquants aux yeux des Européens. Pendant les saturnales solennelles qui se tiennent au temple de Sinatambou, à Port-Louis, les Hindous ont l'habitude de recouvrir un certain nombre de pieds carrés de terrain d'une épaisse couche de charbon de bois enflammé, qu'ils obtiennent par la combustion sur place d'énormes troncs d'arbres. On voit alors les plus dévôts ou les plus vaniteux d'entre eux s'élançant, après s'être couronnés de fleurs et abrutis par quelque drogue excitante, au milieu des braises ardentes et y trépigner pendant quelque temps, quitte à se plonger ensuite les pieds dans l'eau froide.

Cette forme répugnante du fanatisme a sans doute été longtemps entretenue par les excitations des spectateurs de ce supplice volontaire ; mais la répulsion qui se manifeste de plus en plus contre ces cruautés inutiles ne peut manquer d'en amener prochainement la suppression.

## LA MÈCHE BLANCHE

Le mariage venait d'avoir lieu, et la bénédiction nuptiale une fois donnée, les cérémonies de la sacristie terminées, l'on était remonté en voiture. Dans leur petit coupé de satin bleu, les nouveaux époux semblaient très pensifs. Ils ne se parlaient pas. En montant monsieur avait essayé de dire à madame quelques mots de tendresse ; mais celle-ci, après deux ou trois courtes réponses, s'était absorbée dans une songerie bien naturelle en ce moment si important où l'on vient de quitter son nom et sa vie de jeune fille pour prendre un autre nom—celui d'un inconnu souvent—et pour entrer dans une existence toute différente de l'ancienne.

Aussi monsieur, comprenant la légitimité de ce silence, se gardait-il bien de le troubler. Lui-même éprouvait le besoin de se recueillir, s'abîmait dans un chaos de réflexions sans nombre, enfourchant tour à tour rêves et réalités, choses passées, choses présentes, choses futures, projets, joies, espoirs, dadas ordinaires des esprits passionnés et satisfaits.

Et pendant que le coupé était entraîné par deux coursiers plus palpables sinon plus rapides, l'on entendait qu'un bruit de roues, qu'un bruit de sabots, qui ne parvenaient pas à réveiller les jeunes mariés. C'était bien le cas de dire que les grands bonheurs sont muets.

Oui, un grand bonheur, pensait monsieur, que leur mariage, un mariage d'amour.

Un jour, il l'avait rencontrée au bal, avait fait

avec elle quelques tours de valse, un peu causé de la pluie, du beau temps, puis quand il s'était en allé, il avait eu l'étonnement de se sentir tout drôle, tout chose. Pourtant, il n'était pas malade, oh ! non, mais il sentait seulement là, au cœur, une émotion inconnue. Longtemps il se demanda :

—Qu'est-ce que j'ai ? Qu'est-ce que j'ai donc ?

Puis, soudain éclairé tout à fait par la persistance qui ramenait toujours ses idées vers un point unique, sa danseuse, il s'écriait "qu'il l'aimait."

Dès lors, cette découverte faite, le reste marcha vite. Après quelques rencontres plus ou moins préparées, quelques conversations plus intimement échangées, il lui avait avoué son amour. Dame ! ce n'était pas une nature à laisser traîner les choses. D'ailleurs, bien lui en prit, puisqu'il fut agréé par la jeune fille et les parents, et qu'il prévint ainsi toute déclaration concurrente.

Car, comme il le sut plus tard, il avait un rival, un parent de sa belle famille, cousin de sa fiancée. Il l'avait devancé en avouant le premier son amour. Certes, si le cousin avait mis plus d'empressement, il n'aurait sans doute pas encore triomphé, mais enfin la jeune fille aurait eu à choisir, et, qui sait ? on ne lâche pas toujours la proie pour l'ombre.

Heureusement, il n'en a pas été ainsi, grâce à son activité ; et le cousin évincé, sans partir pour un long voyage, sans afficher une douleur peu de mise, s'était conduit très correctement, continuant les relations d'autrefois, en très bon termes avec tout le monde et n'ouvrant plus la bouche sur son amour présumé.

Maintenant, le mariage était fait et l'heureux époux entrevoyait tout un avenir de bonheur. Sa femme était jolie ; il n'en aurait pas rêvé une autre. Ses beaux-parents lui plaisaient. Le père, un employé supérieur dans une administration de banque, était un homme de grandes qualités ; la mère, une femme d'esprit et de vertu, à qui sa fille ressemblerait sans doute. Bref, c'était le bonheur le plus complet qui s'annonçait...

Le coupé roulait toujours, mais monsieur et madame ne parlaient pas encore. Monsieur continuait à voir tout en rose et madame songeait aussi. Seulement ses réflexions paraissaient être moins gaies. Car son front se durcissait d'une ride et son regard avait je ne sais quoi d'angoissé.

A la fin elle fit un mouvement et dit bien doucement :

—Mon ami...

Mais son mari était si occupé à caresser ses doux projets qu'il n'entendit pas et sourit un peu seulement, comme si, au milieu de son rêve, cette voix qui lui disait si doucement : "Mon ami," lui semblaient une musique céleste. Alors de nouveau elle l'appela plus fort. Il s'éveilla, demandant :

—Que veux-tu, chérie ?

—J'aurais, reprit la jeune femme, quelque chose à te dire.

—Ah ! voyons.

—Mais c'est que... tu vas peut-être te fâcher ?

—Moi, me fâcher ! le crois-tu ?

—Oui, j'en ai peur.

—Comment ! c'est si grave que cela, dit le mari souriant encore.

—Si tu savais !...

—Mais enfin qu'est-ce qu'il y a ?

—Il y a que je t'ai caché quelque chose de grave. C'est une faute, mais...

—Une faute !

Il eut, le pauvre mari, comme un éclair de compréhension à ce mot : "C'est une faute !" et je ne sais pourquoi—n'a-t-on pas parfois de ces soudaines révélations—il pensa au cousin, et ces mots : "faute et cousin," se mirent à danser dans sa tête une sarabande effrénée, se croisant, se balançant, tournant : "faute et cousin,"... "cousin et faute... faute... cousin." En même temps il lui passait par la tête des idées les moins admissibles, tandis que les récriminations arrivaient toutes prêtes :—Faute?... Quoi ! La fille d'une telle mère !... Et le père, un aveugle ! Le voilà bien, maintenant... faute et cousin ! Si du moins elle lui avait tout dit d'avance. Mais non, c'est fini ! Ah ! le mariage !...

—Parlez, parlez donc, cria-t-il enfin.

—Je disais que c'était une faute de t'avoir caché cela, dit-elle bien vite, effrayée de le voir si agité.

—Caché le cousin, n'est-ce pas ?

—Le cousin ? Quel cousin ?

—Comment, ce n'est pas lui ?

—Je ne comprends pas ?...

—Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça, se mit à chanter le mari avec un profond soupir de soulagement et tous les signes extérieurs de l'aliénation mentale la plus caractérisée. Mais alors, reprit-il en se calmant un peu, qu'est-ce que tu m'as caché ?

—Que j'avais une mèche de cheveux déjà blanche, comme une vieille, dit-elle presque pleurante.

Et vivement prise d'une anxiété, elle ramenait au jour une petite, toute petite mèche de cheveux blancs toujours cachée sous des bandeaux du plus beau noir et qui, vue ainsi, tranchait admirablement sur le reste de la chevelure.

—Comment ! Ce n'est que cela, pauvre amour ! Dieu ! Que tu m'as fait peur.

—Tu ne m'en veux pas. Tu ne trouves pas cela trop vilain.

—Vilain ! mais c'est charmant, au contraire. Je ne veux plus te voir autrement.

Et imprudemment, risquant, tant sa joie était grande et son oubli des convenances profond, qu'on l'aperçut par la glace, il déposa sur la mèche de cheveux blancs un long et tendre baiser...

Lorsque l'on fut arrivé, tous deux descendirent de voiture complètement joyeux et rassurés, se disant : "Ah ! que c'est beau le mariage !" et se promettant plus de bonheur que jamais. CARLOS.

## JUILLET

(Voir gravure)

Quelle fête pour ces enfants qui, pour la première fois, sont sortis de la ville pour aller à la campagne. Quel enchantement ! Tout est nouveau pour eux, et quand la fermière va à l'étable pour traire les vaches, ils lui demandent comme faveurs spéciales de leur permettre de l'accompagner.

L'aînée prend le cerceau qui maintient les sceaux remplis de lait à distance et aide à les porter. Le petit a une boule dans la main et trotte grave-ment.

Nous aussi nous avons éprouvé de ces joies enfantines dont on se souvient toujours.

## NOS PRIMES

Au tirage des primes du mois de juin, les personnes dont les noms suivent ont réclamé et touché le prix de leur prime :

A. F. Dorion, rue St-Charles, Longueuil, \$50.  
Barthélemy Rondeau, boucher, à la halle Berthelot, Québec, \$25.

Louis Lapointe, 52, rue Perthuis, Montréal, \$10.  
Eugène Gagnon, 51, rue Ste-Hélène, St-Roch, Québec, (deux primes : \$4 et \$1.)

Eugène Rhéaume, 165, rue Ste-Catherine, Montréal, \$5.

Les personnes suivantes ont gagné une piastre chaque :

Edmond Lynd, Chambord, Lac St-Jean.

H. T. Collin, 802, rue St-Bonaventure, Ste-Cunégonde.

Charles Larose, 896, rue Ste-Catherine, Montréal.

J. Duhamel, 80, rue St-André, Montréal.

Mlle Maria Beauchemin, 15, rue des Allemands, Montréal.

N. S. Desjardins, 705, rue Albert, Ste-Cunégonde.

P. Peterson, 126, rue St-Martin, Montréal.

W. J. McEwan, 361, rue Richmond, Montréal.

Madame Philomène Pigeon, 199, rue McCord, Montréal.

P. Schink, 103, rue Labonté, Ste-Cunégonde.

C. Garnier, 1017, rue Ste-Antoine, Montréal.

Ed. Poitras, 264, rue St-Jean, Québec.

Eugène Defoy, chemin Ste-Foye, Québec.

Arthur Papillon, 264, rue St-Jean, Québec.

Louis Duchesneau, 264, rue St-Jean, Québec.

D. Spedding, 505, rue Williams, Montréal.

H. Chamberland, 307, rue Sanguinet, Montréal.

Geo. Morisset, barrière Ste-Foye, Québec.

N. O. Ruel, 67, rue St-Valier, Québec.

Théo. Barbeau, 21, rue Notre-Dame des Anges, Québec.

E. Brodeur, 54, rue Montcalm, Montréal.

P. Jobin, 457, rue Jacques-Cartier, Montréal.

F. Dumoulin, 89, rue Vitry, Montréal.

A. Pelland, 334, rue Fullum, Montréal.

A. Berthelette, 149, rue St-Philippe, Montréal.

J. Lepage, 53, rue de la Couronne, Québec.

L. Châtelle, Chambly Canton.

Hector Henault, Saint-Edouard.

Joseph Desautels, 203, rue Montcalm, Montréal, (deux primes.)

Dr H.-E. Desrosiers, 70, rue St-Denis, Montréal.

Mme Joseph Lessard, 221, rue Ste-Elizabeth, Montréal.

Plusieurs primes n'ont pas encore été réclamées. Les personnes qui ont en leur possession des numéros gagnants voudront bien se présenter au bureau du MONDE ILLUSTRE, 25, rue St-Gabriel, Montréal.

Aucune prime ne sera payée après les trente jours qui suivront le tirage de chaque mois.





NOS ILLUSTRATIONS DE LA MODE.



ILE MAURICE. — Une cérémonie religieuse hindoue.

LES  
**AMBITIONS DE FARAUDE**

PAR M<sup>lle</sup> ZENAÏDE FLEURIOT

CHAPITRE XXI

(Suite)

Le marchand cligna de l'œil et échangea un regard d'intelligence avec sa femme.

—Le plus étonné, dit-il, hum ! hum ! ce n'est pas toujours le moins content. Approchez une chaise du feu, Guillaume, et venez passer la veillée avec nous, Faraude va nous conter son voyage de Paris, et vous y aurez bien votre petite part.

Guillaume obéit et Faraude, à laquelle la fatigue du voyage n'était rien de sa bonne humeur ni de sa verve, se mit à raconter quasi jour par jour son année de voyage avec une sûreté de mémoire qui surprenait Guillaume.

CHAPITRE XXII

La première aurore d'une année nouvelle se levait sur St-Cornély, quand Faraude sortit de la rue du Rouet-d'Or, bien enveloppée dans sa mante de drap à capuchon, et chaussée de souliers à clous qui faisaient craquer sous ses pas la neige durcie.

Elle se dirigea vers le bas de la ville et s'arrêta devant une grande maison grise, qui portait pour enseigne un superbe cheval blanc.

—Bonne et heureuse année à tous les gens de cette maison, dit-elle en entrant dans la cuisine ouverte à tout venant. Le gars est-il prêt, Jeannette ?

—Vous voilà bien matinale, Faraude, répondit l'hôtesse qui n'était encore coiffée que de son petit bonnet rond ; c'est vous qui me souhaitez la première une bonne année, après les enfants, bien entendu. Je vous rends la pareille et vous souhaite la bonne année à St-Cornély.

Un embrassement cordial termina la phrase, et Faraude répéta sa question :

—Le gars est-il prêt ?

—Mathurin aime son lit, répondit l'hôtesse ; mais j'ai dit au garçon d'écurie de le réveiller de bonne heure, et pour déjeuner il s'est levé à six heures, ce qu'il ne fait jamais.

—Par exemple, dit Faraude d'un ton mécontent, il faut croire qu'il se couche bien tard. Nous verrons bien si le chant du coq et les merles ne le réveilleront pas dans la forêt.

—Est-ce que bonnement vous allez le remettre aux sabots ? demanda Jeannette, qui faisait manœuvrer une écumoire au-dessus d'une marmite ventru.

—Oui, Jeannette, oui.

—Eh bien ! ma fine, vous n'aurez pas tort. J'ai entendu causer sur lui, et on s'accordait à dire que vous perdiez votre argent. Je ne sais pas s'il étudiait ses leçons, mais je sais bien qu'il jouait aux dominos tant que la chandelle était allumée.

—Ah ! le *faignant* ! exclama Faraude, il est temps qu'il reprenne l'outil, il est plus que temps.

—Mais croyez-vous qu'il se remettra à l'ouvrage, Faraude ? Il va peut-être se croiser les bras sur les sabots comme il se les croisait sur le papier.

Faraude hecha vigoureusement la tête en signe de dénégation.

—Nenni, dit-elle, personne de chez nous ne se connaît au travail du livre et du papier, mais on se connaît au travail des bras. Mon père, qui a bonne poigne, est là d'ailleurs, et à son âge il est plus fort que trois Mathurins. C'est bien ce qui chagrine le paresseux. Il sait aussi bien que moi qu'il ne retourne pas à la forêt pour entendre chanter le rossi-

gnol ni faire des méridiennes sur la mousse. Je l'ai trouvé bien fortifié, preuve que le fainéantisme ne lui a pas été mauvaise. A cette heure c'est au travail qu'il va falloir demander des forces.

Avez-vous arrêté votre compte pour le dernier payement ?

—Oui, c'est cinquante-cinq francs et neuf sous que vous me devez, Faraude.

Faraude prit une bourse très lourde dans sa poche et compta deux fois la petite somme qu'elle mit dans la main de l'hôtesse.

—Comptez, Jeannette, dit-elle, il est bien facile de se tromper dans les comptes.

Jeannette compta, et comme elle laissait tomber bruyamment dans sa poche tout l'argent de Faraude, Mathurin entra dans la cuisine.

—Tu arrives bien, dit Faraude, pour voir passer de ma poche dans celle de madame le dernier argent que je donne ici pour toi. Tu as donc fait le feignant ce matin encore, que je ne te trouve pas le paquet sur le dos et le bâton à la main ?

—Le paquet sur le dos ? répéta Mathurin, qui avait un peu perdu de son air insolent et hargneux,

—J'ai fait ce que je devais, j'ai payé la cuillère à M. Ronan, dit-elle, et toi, as-tu fait ce que je t'ai conseillé ? Es-tu allé trouver un prêtre de la paroisse ?

—Oui, répondit-il en rougissant, mais avec une sorte de rude franchise.

—Allons, cela me soulage le cœur. Ce n'était pas tout de donner une somme d'argent pour que le renom de voleur ne te suivit pas toute ta vie, il fallait supporter l'idée que tu garderas ce gros péché sur la conscience. Recommenceras-tu ?

—Non, dit-il tristement, ma foi non ; je n'ai pas été heureux d'avoir fait ça.

—Eh bien ! je n'en dirai rien à mon père, Et lui, dame ! tu sais, Mathurin, il n'y serait pas allé par quatre chemins et il t'aurait cassé son gourdin sur le dos. Tu traînes la jambe. Est-ce que tu as mal au pied ?

—Non, mais j'ai des talons qui tournent et des souliers qui prennent la neige, c'est ce qui me fait boiter.

—Tant mieux, tu trouveras meilleurs les gros sabots garnis de paille fraîche, et aussi les habits de paysan qui te garderont mieux du froid que ces guenilles de drap fin. Moi je trouve que c'est un plaisir de marcher par ce temps-là quand on a des habits de bonne étoffe sur le corps.

—Holà ! ho ! cria en ce moment une voix derrière eux.

Mathurin et Faraude se détournèrent en même temps.

—C'est M. le recteur du Courtil dans la carriole du boucher, dit Mathurin avec embarras.

C'était en effet le vieux prêtre en cheveux blancs, qui avait jadis raconté à la Quenouille les hauts faits de Mathurin avant la fuite de celui-ci.

Il était assis sur le banc d'une carriole à deux roues, conduite par un cheval efflanqué, auquel le temps froid donnait une allure quasi rapide.

En arrivant auprès des deux marcheurs il arrêta son cheval.

—Voilà déjà quelque temps que je vous hèle, Faraude, dit-il ; mais le vent ne porte pas de ce côté. Voulez-vous monter ? Ce n'est pas la place qui manque, comme vous voyez, et vous serez plus vite arrivée à la forêt.

Faraude jeta un coup d'œil sur Mathurin, dont l'air piteux et suppliant la fit sourire.

—La route ne me fait pas peur, dit-elle, mais voici un failli monsieur qui n'est pas très bien chaussé pour le temps qu'il fait. Aussi, si vous voulez bien nous donner une place, monsieur le recteur, nous l'accepterons de bon cœur.

Disant cela elle mit le pied sur une des jantes de la roue, s'enleva et alla se placer auprès du vieux prêtre. Mathurin s'était empressé d'escalader la carriole par l'arrière et se plongeait avec délices dans la paille qui lui montait jusqu'aux genoux.

Le recteur lança un coup de fouet au petit cheval qui repartit grand train. Chemin faisant, le bon prêtre conta à Faraude comment, appelé auprès d'une de ses paroissiennes qui habitait le seuil de la forêt, il avait appris du messager qu'on n'avait pu aller, faute d'argent et aussi faute de temps, chercher à St-Cornély le remède indiqué par le médecin.

—Et voilà comment sont soignés nos pauvres gens, soupira-t-il, il y a des maladies que certains remèdes peuvent conjurer, à moins que le bon Dieu n'ait disposé de la vie du malade. Ici, j'ai compris qu'une négligence pouvait être mortelle. Alors, au lieu de prendre, selon mon habitude, mon bâton d'épine dans ma main et mon bréviaire sous mon bras, j'ai fait demander sa carriole au boucher, qui me l'a généreusement prêtée comme toujours quand il y a urgence, et je suis parti pour St-Cornély. J'ai acheté le remède et me voici chargé de guérir à la fois l'âme et le corps. Mais tandis que le pharmacien pesait



Il fallait l'entendre expliquer le catéchisme aux petits sabotiers. (Voir page 94.)

et dont la physionomie révélait un profond abattement ; est-ce qu'il n'y a pas de voitures pour le Courtil ce matin ?

—Des voitures ! répéta à son tour Faraude, l'entendez-vous ? Monsieur ne sait plus se servir de ses pieds. Je n'entends pas d'autre voiture que celle donnée par une paire de bonnes jambes, Mathurin, et moi qui ai vécu un an à Paris où il y a des voitures en tas à toutes les rues, moi qui ai roulé bien des fois dans un bon carrosse chez des maîtres riches, je ne rechigne pas devant deux petites lieues. Va prendre ton paquet, il est plus que temps de partir.

Mathurin disparut et revint un instant après, un gros paquet sous le bras et un bâton à la main.

Il prit congé de la maîtresse du Cheval-Blanc et suivit sa sœur qui marchait d'un pas lesté vers la grande route qui s'étendait toute blanche de givre à perte de vue.

Pendant une demi-lieue environ ils marchèrent rapidement et en silence.

Tout à coup Faraude se détourna vers Mathurin.

ses poudres, le maître de la Quenouille a passé et nous avons pu causer un brin. Il m'a appris votre retour et bien des choses avec, ma bonne Faraude, et il m'a dit : "Vous la trouverez sur le chemin, je pense, avec Mathurin, qu'elle reconduit à la hutte paternelle."

—C'est bien vrai, dit Faraude humblement. J'étais une orgueilleuse d'avoir désiré en faire un prêtre et une entêtée de ne pas avoir voulu vous croire tout de suite, monsieur.

—Votre intention était bonne, votre ambition était sainte, ma brave fille ; mais n'est pas prêtre qui veut. Le sacerdoce n'est pas un jeu d'enfant, et voilà malheureusement ce que beaucoup de nos honnêtes gens de campagne ne comprennent pas.

—Il y a aussi un brin d'envie de mettre un monsieur dans sa famille, je le sais bien, monsieur le recteur, et c'est pourquoi beaucoup entrent au séminaire avec la vocation de ne plus se faire des ampoules aux mains avec un outil.

—Je ne dis pas non, mais le séminaire a le secret de tremper les caractères, et plus d'un, entré là par l'ambition de sa pauvre famille, s'est éveillé à la vérité et en est sorti digne du sacerdoce. Il y a en ces choses d'incompréhensibles mystères. Le croirez-vous, Faraude, moi qui ne me suis occupé de Mathurin qu'à mon corps défendant, je me mets en quatre pour quêter afin de prendre au presbytère le fils aîné de cette pauvre femme que je vais administrer.

—Le petit Balou, monsieur le recteur, c'est moi un bon petit garçon, qui ramassait du bois mort pour sa mère avant que ses six ans fussent sonnés.

—C'est cela, un cœur d'or, et maintenant que le voilà sur ses douze ans, une intelligence étonnante. Son année de catéchisme nous a stupéfiés, mon vicair et moi, nous en étions arrivés à le laisser faire les explications aux plus petits, et il s'en tira très bien. IL FALLAIT L'ENTENDRE EXPLIQUER LE CATHÉCHISME AUX PETITS SABOTIERS, les larmes nous en venaient aux yeux.

—La Balou est bien heureuse dans sa misère d'avoir un pareil fils, monsieur le recteur.

—Oui, je vous en réponds, car avec cela on n'a jamais vu pareil dévouement. Il aime sa mère, ce petit, il ne sait que faire pour lui venir en aide. Ne s'est-il pas gagé comme pasteur dans la grande ferme du Gros-Hêtre ! Cela nous désole, parce qu'il va quitter la paroisse. En voilà un qui voudrait être prêtre, en voilà un qui voudrait étudier, fût-ce au prix des plus grandes privations. Il est d'une piété angélique. Sitôt qu'il a un moment ses amusements sont de creuser des niches dans les vieux arbres et d'y placer les statues ou les images que nous lui donnons : quand vous traverserez la forêt et que vous entendrez chanter l'*Ave Maria Stella* ou l'*O Salutaris*, vous êtes sûrs que cette voix pieuse est la voix de Louis Balou.

—Monsieur le recteur, c'est tout de même dommage de ne pas lui faciliter l'instruction alors. Les Balou ont toujours été si honnêtes que leur misère n'empêcherait pas d'accepter l'enfant.

—Et l'argent ? Faraude, et les livres et le reste ? Vous avez vu ce qu'il en a coûté pour Mathurin.

—Et vous aviez la bonté de le garder quasi pour rien.

—Je ferais de même pour le petit Louis ; mais je suis moi-même pauvre comme Job, et c'est un enfant qui ne possède pas une paire de souliers. C'est son trousseau qui m'embarrasse. J'ai ramassé cent francs, il n'ira pas pasteur au Gros-Hêtre.

—Deux cents francs, c'est un grand trousseau pour un petit bonhomme comme ça.

—Je vous l'ai dit, il manque de tout, cependant la moitié me suffirait ; mais la pauvre mère demande une indemnité pour donner son fils, et ce n'est que juste. Elle doit sur sa cabane cent francs qu'elle ne pourra jamais payer, si bien qu'on la renverra un jour ou l'autre, et c'est ce qui augmente sa maladie. Si je pouvais lui donner ces cent francs, elle serait délivrée de ses craintes et pourrait se passer de Louis qui ne gagnera jamais grand chose dans les fermes, étant faible de santé. Ah ! Faraude, tout est difficile en ce monde, tout est bien difficile.

—Oui, monsieur le recteur, oui, répondit Faraude.

—Mais vous vous êtes bien tirée de votre voyage, ma brave fille. M. Ronan m'a dit un mot de cela. Vous restez chez eux, il paraît.

—Oui, monsieur, et l'envie de quitter St-Cornély ne me reprendra plus. Ah dame ! non ! mes yeux ne quitteront plus le clocher du village.

—Ce que vous pourrez faire, même en entrant en ménage, ma bonne Faraude.

Faraude rougit.

—Bon, dit-elle, M. Ronan avait bien besoin de vous conter cela, monsieur le recteur. C'est-y pas lui qui a imaginé que lorsqu'il se retirerait des affaires, je n'avais qu'à épouser Guillaume ? Nous resterions avec sa Clémence, qui se mariera au printemps prochain et qui va devenir maîtresse de la Quenouille, sans grande expérience, comme de juste. Je crois bien que c'est lui qui a donné cette idée-là à Guillaume.

—Et moi je crois qu'il l'a rapportée de Paris, Faraude, j'en suis même sûr. Enfin il en sera ce que vous voudrez, mais vous ne pouvez choisir un plus brave garçon. Il n'en est pas beaucoup qui passent comme ça par le régiment sans y laisser leur foi et leur bonne conduite.

—C'est bien pour cela que je le prends, monsieur le recteur.

—Alors, c'est arrangé.

—A peu près ; mais comme de juste je ne dirai le grand oui qu'après en avoir parlé à mon père. Il s'est remarié, il m'a placée toute jeune, il ne s'est pas beaucoup occupé de moi, ayant plusieurs autres enfants ; mais cela n'empêche pas que je lui doive obéissance et respect.

—Bien dit, Faraude ; mais nous voici arrivés, il me semble. Oui, c'est bien la cabane de Marie Balou et voici Louis qui accourt au devant de nous.

En effet, au bruit du trot du cheval qui s'entendait d'une demi-lieue à la ronde, un enfant de douze ans, vêtu de bure et chaussé de gros sabots, avait paru sur le seuil d'une pauvre chaumière d'argile.

En reconnaissant le recteur il ôta la vieille calotte de feutre noir qui préservait tant bien que mal du froid sa tête blonde, et s'avança jusqu'à la tête du cheval.

—Ma mère a deviné que c'était vous, monsieur le recteur, dit-il en levant vers le prêtre des yeux doux et intelligent, elle m'a dit : "Monsieur le recteur est sans doute venu à cheval, c'est lui."

Le prêtre sourit sans répondre et se hâta de descendre de la voiture ainsi que Faraude et Mathurin.

—Je ne vous offre pas une place pour le retour, leur dit-il, d'ici je retourne tout droit au Courtil.

—Monsieur le recteur, c'est bien assez de nous avoir conduits, répondit Faraude, et nous vous faisons tous nos remerciements.

Et, se penchant vers lui, elle ajouta à demi-voix :

—Je pars tout de même le cœur un peu gros, en pensant à ce que vous m'avez dit de ce petit Louis, qui a vraiment la figure d'un ange descendu sur la terre, et qui serait si bien à la place que le pauvre Mathurin n'a pas pu remplir.

—La Providence mène tout, dit le prêtre.

Et, soulevant son chapeau en signe d'adieu pour répondre au salut de Mathurin, il entra dans la chaumière pendant que le petit Louis conduisait le cheval sous un hangar à moitié détruit.

Faraude et son compagnon s'éloignèrent par un sentier qui leur était connu, pénétrèrent dans le cœur même de la forêt, magnifique sous sa parure de givre, et arrivèrent en cinq minutes au seuil d'une vaste clairière d'où des minces filets bleus montaient en serpentant vers le ciel gris.

Faraude s'arrêta un instant et regarda avec émotion les grandes huttes bâties en cet endroit, à proximité d'un ruisseau dont les ondes n'avaient pas encore gelé, et en face de grands arbres fraîchement abattus.

—Ah ! que cela me remue le cœur de voir la fumée de la hutte de mon père et de sentir l'odeur des copeaux de hêtre, dit-elle. Vois-tu, Mathurin, j'ai vu à Paris des maisons de rois et des salons plus beaux que des églises ; mais, une belle hutte d'hiver dans la forêt plaît mieux que tout cela à mon cœur, et si tu m'en crois tu t'arrangeras de manière à ne jamais quitter ce beau pays, et tu travailleras de manière à y manger du pain.

Mathurin répondit par un signe joyeux d'assentiment, et ils marchèrent vers la plus grande hutte dans la construction de laquelle il entra t des pierres et qui servait de cuisine, d'atelier et de chambre à coucher à toute la famille.

Le sabotier travaillait en chantant à son établi ; sa femme trempait des écuelles de soupe, deux enfants ramassaient des copeaux en jasant quand Faraude et Mathurin firent leur entrée.

Ils furent accueillis à bras ouverts, même par le

père, dont Faraude et Mathurin avaient très fort redouté le mécontentement.

—Je ne me déssole pas de te voir revenir aux sabots, dit-il gravement à son fils ; les affaires vont bien et tu seras commode pour les comptes puisque tu sais les chiffres. J'ai acheté le plus beau lot de hêtres de la forêt, et il me faudra plus d'un ouvrier au printemps. Et quand il y a des ouvriers, il y a des comptes à faire. Tu vois bien, Marion, que l'argent que tu as dépensé pour l'instruire ne sera pas perdu comme tu pouvais le penser.

Cette assertion fut un véritable soulagement pour Faraude qui ne pouvait s'empêcher de regretter un argent qu'elle croyait absolument perdu.

Après une conversation qui roula sur son séjour à Paris, elle dina gaiement assise devant un feu clair, alimenté par des papillottes de hêtre, et son écuelle posée sur ses genoux.

Après le dîner Mathurin disparut avec sa mère, dans la grande encoignure où se trouvait son lit et son armoire, Faraude accompagna son père dans celle où se trouvait son établi et dont les parois étaient garnis de sabots qui séchaient.

Là, elle lui fit de sérieuses recommandations au sujet de Mathurin, et sans révéler le vol de la cuiller d'argent, elle lui fit comprendre qu'il avait reçu de mauvais conseils à la ville et que sa probité avait pu être ébranlée.

Le père promit de veiller et de réapprendre l'honnêteté à son fils aîné, dont le retour à la hutte lui faisait réellement plaisir.

Ce sujet épuisé, Faraude entama celui qui lui tenait le plus au cœur, à savoir la demande en mariage faite par Guillaume et la promesse faite par M. Ronan de les garder tous les deux à la Quenouille.

Le père répondit gravement que sa fille était libre par son âge, et aussi par l'honnêteté de sa vie, de choisir le mari qui lui plairait, et que, sans connaître Guillaume, il s'en remettait à la sagesse de Faraude et consentait de tout son cœur au mariage.

Cette grande chose, traitée avec la gravité religieuse qui préside à tous les actes sérieux de la vie chez les plus humbles des chrétiens, Faraude distribua les petits souvenirs qu'elle avait rapportés de Paris pour sa famille.

Les enfants reçurent en plus une belle pièce de monnaie, dont la vue les jeta dans une sorte d'extase.

On s'embrassa chaleureusement de part et d'autre en forme de remerciement et aussi d'adieu. Le vieux sabotier sortit dans la clairière pour montrer à Faraude les beaux hêtres qu'il venait d'acheter et qui n'attendaient plus que la venue du printemps pour être transformés en sabots. Il appuya sur l'avantage qu'il avait trouvé dans ce marché et sur la vente superbe de l'hiver passé, qui avait été très rude, et qui lui avait fait vendre tant de sabots qu'il avait pu payer ses beaux hêtres rubis sur l'ongle, ce qui ne lui était jamais arrivé dans sa laborieuse carrière.

—Allons, mon père, tout va bien puisque la santé et l'aisance logeront maintenant chez vous, dit Faraude, et je pars le cœur joyeux. Cependant je voulais vous proposer un peu d'argent.

—Je n'en ai point affaire, répondit le sabotier.

—Voilà une bonne parole, mon père. Eh bien où donc est Mathurin ? J'aurais pensé qu'il m'aurait fait la conduite, au moins jusqu'à l'étang ?

—Le voici, dit le père, tu ne le reconnais pas en sabotier ?

C'était Mathurin, ce jeune paysan à la tournure lest. La veste courte et ronde lui dégagait la taille, les sabots le grandissaient et Faraude lui fit compliment sur sa bonne mine. Elle ajouta bien bas ses derniers conseils accompagnés d'une pièce d'argent, et Mathurin l'écouta d'un air soumis et repentant.

—C'était pour rire que je disais que tu aurais bien dû venir me conduire jusqu'à l'étang, dit-elle ; je me suis un peu attardée, ta compagnie me retarderait encore.

Là-dessus elle lui mit un double baiser bien cordial sur les joues, ce qui ne lui avait pas été accordé il y avait bien longtemps, et elle reprit seule d'un pas alerte le chemin de St-Cornély.

Devant la cabane d'argile où elle avait laissé le recteur du Courtil elle s'arrêta un instant, fortement tentée de faire une halte de charité.

—Si j'entre là, la nuit me prendra en route, murmura-t-elle.

Et elle poursuivit son chemin ; mais au premier carrefour elle aperçut la carriole et tout près le vieux



recteur et le petit Louis qui causaient. L'enfant avait les joues humides de larmes récentes, et ses mains se joignaient comme pour une supplication.

— Cette enfant ne me laisse pas partir, dit le bon prêtre qui avait vu venir Faraude. Mathurin n'était pas si pressé que cela de venir étudier le latin.

— Tu veux donc étudier le latin, Louisteu ? dit Faraude brusquement.

— C'est la langue qu'on chante à l'église, répondit l'enfant d'une voix douce et profonde, il faut la savoir pour monter à l'autel.

— Et toi, failli petit gars, tu aurais la prétention de monter à l'autel comme tu dis ? ça c'est trop d'ambition, mon bonhomme, et tu feras mieux d'apprendre l'état de sabotier chez mon père qui, sachant ta bonne conduite, te prendra comme apprenti.

— Je veux bien faire des sabots, répondit tristement l'enfant, je veux bien gagner mon pain, mais j'étudierai le soir, car je veux être prêtre.

Et il ferma les yeux sous l'influence du mot éloquent qui le plongeait dans une sorte de recueillement intime sous lequel son jeune visage se transfigurait.

Faraude tira le vieux prêtre à part.

— Ah ! je comprends votre idée, monsieur le recteur, dit-elle. Oh ! que voilà un bon petit *poussoux* ! Mathurin, même, avant les écoles, ne m'en a jamais tant dit. Cet enfant à la piété peinte sur la figure.

— Et il l'a dans le cœur, ce qui vaut encore mieux, ma bonne Faraude.

Faraude souleva son tablier, plongea la main dans une poche de dessous et en tira sa bourse qui était lourde.

— Monsieur le recteur, dit elle gravement, j'avais eu le grand désir d'aider à nous donner un bon prêtre de plus, et vous savez ce que j'ai fait pour Mathurin. Eh bien ! si je vous offrais les cent francs pour le petit Louis, ce serait tout pareil et le bon Dieu m'en saurait le même gré.

— Faraude, votre bon cœur vous emporte, dit le prêtre en repoussant l'or qu'elle lui tendait, votre père est pauvre et chargé de famille.

— C'est ce qui vous trompe, monsieur le recteur, mon père a fait de très bonnes affaires depuis deux ans, et il n'a pas voulu accepter un sou de mon argent. Ma sœur est bien placée, Mathurin va lui remplacer un commis pour ses comptes, et quant aux petits ils ne sont pas inutiles non plus.

— Mais vous, Faraude, vous ?

— Moi, j'en ai pour ma vie chez les Ronan. Je connais le fiancé de Clémence comme si je l'avais élevé.

— Mais vous allez vous-même vous mettre en ménage.

— Eh bien ! monsieur le recteur, Guillaume est placé comme moi ; j'ai un bon petit magot, lui aussi. Si nous voulions nous irions chez nous, mais pas si bêtes. Chez nos bons maîtres nous ne connaissons jamais la gêne et nous serons entourés d'affections. Je veux vous donner ces cent francs, je veux les donner pour cela, pour que je me dise en moi-même que j'ai aidé à une si belle chose. Tenez, si vous ne les prenez pas je les enverrai à une école où on élève des élèves, il y en a bien de par le monde.

— Mais Guillaume... consentira-t-il ?

— Attendez pour lui donner le droit de commander qu'il soit le maître, monsieur le recteur. D'abord il sait mon idée et il m'approuve. Songez donc comme j'ai été gardée dans toute cette diablerie de Paris, quels maîtres généreux j'ai trouvés ; comme j'ai été placée par les bonnes sœurs ! J'ai dit que je donnerais cent francs au bon Dieu, je les donnerai.

— Eh bien ! soit, dit le prêtre, je ne les prends pas, je les accepte. J'irai vous les réclamer à la Quenouille.

Et, se tournant vers l'enfant :

— Louis, dit-il, ta dernière neuvaine aux âmes du purgatoire finit aujourd'hui, je crois ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! tu es exaucé mon enfant, voici une bonne âme dont la générosité permet ton entrée chez moi le plus vite possible. Va dire à ta mère que les cent francs seront donnés à son propriétaire ces jours-ci, et rappelle lui que ce jour-là même tu viendras au presbytère pour te préparer à entrer au séminaire.

Le visage de l'enfant était devenu rayonnant, il remercia Faraude et le prêtre du regard et prit sa course vers la cabane.

— Ma bonne fille, vous ne regretterez pas votre argent, dit le vieux prêtre avec émotion, cet enfant

a de plus que la piété une intelligence supérieure. Qui sait ce qu'il deviendra ?

— C'est vrai, l'Eglise n'est pas fière, dit Faraude. Mon Dieu, s'il devenait plus tard curé de St-Cornély...

Le vieux prêtre sourit.

— Il sera plus, dit-il, comme vous le dites l'Eglise n'est pas fière, et cet enfant sera sans doute d'abord un saint prêtre et plus... dame ! il a reçu en partage les grands dons de Dieu. Plus d'un homme qui porte la mitre et la crosse est parti d'aussi bas.

— Seigneur, s'il devenait évêque ! s'écria Faraude.

— Qui sait, qui sait ? Enfin il sera certainement un bon prêtre, j'en ai la confiance, non, la certitude.

Cela dit il souleva son chapeau et monta dans la carriole.

— A bientôt, monsieur, dit Faraude, vous savez désormais où me trouver.

Un merci lui répondit et le petit cheval partit au grand trot dans la direction du bourg du Courtil.

Faraude reprit seule son chemin. Dans sa marche légère ses pieds glissaient sur le sol durci, et le crépuscule n'avait pas encore fait place à la nuit noire quand le clocher de St-Cornély lui apparut.

Elle le salua par un grand signe de croix et, joignant les mains :

— Allons, murmura t elle, toutes mes affaires sont faites, toutes mes dettes sont payées, tous mes souhaits sont accomplis, je n'ai plus qu'à mettre ma main dans la main de Guillaume, et, à la grâce de de Dieu ! FIN.

## COURRIER DES MODES

(Voir gravure)

On a remarqué un grand nombre de nouvelles toilettes. Notre illustration en donne les plus jolies et les plus élégantes.

Notre première dame porte un ravissant manteau de voiture en cachemire de l'Inde transformé. Ce manteau est très centré du dos. La manche, prise dans la couture, forme un grand biais sur le devant. Le col est en velours grenat. Par derrière, un large nœud en velours, même nuance. Ce manteau, d'une rare élégance, fera fureur pour les voyages et dans les places d'eaux. Du reste, le cachemire transformé est devenu trop en vogue pour que cette mode ne dure pas longtemps. Un chapeau rond beige avec touffe de plumes grenat est le complément de cette toilette.

Notre seconde figure est vêtue d'un costume de bain assez coquet pour mériter une mention : il se compose d'une blouse plissée en anacoste bleu. Cette blouse se fait à pièce plate en anacoste rouge. La manche, très plissée, est arrêtée au coude au moyen d'une cordelière de laine à glands rouges. La même cordelière est reproduite à la ceinture et au bas du pantalon. Ce costume est un des plus jolis modèles en ce genre.

Notre troisième dame porte un ravissant costume en voile croisé couleur beige. La jupe est ornée de sept biais. La tunique en pareil, formant pointe par devant, est relevée jusqu'à la hanche au moyen d'un gros chou de velours rouge. Le casaque de même étoffe forme la petite basque ronde, elle est à gros plis tuyautés derrière. Les poches, le col et les parements sont en velours rouge.

Le chapeau est en paille rouge avec bord un peu avancé sur le front, relevé derrière et garni d'une touffe de plumes beige et d'un large nœud beige et rouge.

Notre quatrième dame est vêtue d'une robe de soie changeante. La jupe est unie et recouverte, dans toute sa hauteur, d'une dentelle formant volant. La polonaise, en foulard à fleurettes de la même nuance que la jupe, se relève en paniers très courts au moyen de gros plis maintenus par une cascade de nœuds de ruban partant de la ceinture. Sur cette polonaise on porte généralement une fédora mobile, en dentelle blanche avec tour de cou de rubans pareil à ceux de la tunique. La manche à coude est très courte, elle est garnie de dentelles et de rubans.

Enfin, notre cinquième dame a une de ces toilettes en dentelle noire si fort appréciées aujourd'hui. Les robes de dentelle se portent sur des jupes de soie noire ou de couleur, ce qui permet d'user des robes de bal défranchies. Les jupes sont ornées de volants et les tuniques très amples se relèvent par des boucles, des rubans ou du velour. Du reste, pour les voyages, la robe de dentelle noire est indispensable, parce qu'elle est toujours prête et toujours élégante.

## UNE RENCONTRE EN MAI

C'était dans un sentier fleuri ;  
J'errais seul et presque guéri  
De bien des misères passées ;  
A mes côtés tout souriait ;  
Mon esprit à ce doux aspect  
N'avait que de roses pensées.

Ce fut avec un vague émoi  
Que j'aperçus, venant à moi,  
Une vieille en habits de bure ;  
Elle avait les yeux tout rougis ;  
Ses pieds devaient être meurtris  
Dans sa rude et lourde chaussure.

Je ne sais pourquoi du chagrin  
Jamais pour moi l'appel n'est vain ;  
Je saluai la pauvre femme...  
— Bonjour, monsieur, me fit sa voix,  
Si triste qu'à jamais, je crois,  
Elle va pleurer dans mon âme !

Moi, je repris, le cœur serré :  
— Le ciel s'est enfin éclairé ;  
Que ce beau jour fait de promesses  
N'est-il pas vrai ? ce beau soleil,  
Ce vent si doux, un temps pareil  
Savent calmer bien des tristesses ?

Mais, écartant les cheveux gris  
De son front creusé de soucis,  
Elle me dit, prenant haleine :  
— Hélas ! qu'importe le printemps !  
Tous les jours sont noirs et méchants  
Pour ceux qui vivent dans la peine !

Comme je sentais à ces mots  
Ma gorge pleine de sanglots,  
Je voulus lui faire l'aumône :  
— Ah ! l'aumône n'est qu'un affront :  
Pour tel désespoir si profond,  
Que du cœur il s'est fait un trône.

Son histoire, que je compris,  
Fut comme un bonheur en débris  
Qu'on jeterait par la fenêtre ;  
A son insu coulaient ses pleurs ;  
En apprenant tant de douleurs  
J'étais confus de mon bien-être.

Et je m'en fus, sombre et grondant,  
De voir, près d'un malheur si grand,  
Rire la nature enjouée ;  
La vieille aussi, sans plus d'adieux,  
Et s'essuyant, encore les yeux  
Du pan de sa robe trouée.

CHARLES LEXPERT.

## UN CONSEIL

Il ne manque pas de méthodes domestiques fort simples pour la conservation des viandes. En voici une facile à suivre :

On peut conserver de la viande fraîche pendant huit jours, en la tenant immergée dans un vase plein de lait, écrémé et même caillé, en la chargeant pour qu'elle ne puisse surnager et offrir un point quelconque de sa surface à l'action de l'air.

Il suffit de la passer à l'eau fraîche et de l'essuyer soigneusement lorsqu'on veut en faire usage.

## LES FORMULES DE SALUT

En Orient, l'Arabe dit : Puisse la matinée être belle !

Que Dieu t'accorde ses faveurs ! dit l'Ottoman avec gravité.

Le Persan prononce une salutation dans ce genre : Puisse ton ombre ne jamais diminuer !

Les Egyptiens : Comment va la transpiration ? Transpirez-vous salutairement ?

Le Chinois : Avez-vous mangé votre riz ? Votre estomac fonctionne-t-il ?... Est-il en bon ordre ?

Les anciens Grecs avaient l'âme épanouie : Réjouis-toi ! se disaient-ils.

Les Grecs modernes, devenus gens de négoce, se saluent en disant : Que fais-tu ? c'est-à-dire : Comment vont les affaires ? Les affaires se vendent-elles ?

Les raisins, les figues et le miel sont-ils abondants ?

Les Romains primitifs se saluaient : Vale ! Salve ! c'est-à-dire : Sois en bonne santé ! sois fort !

Les Romains de la décadence se traitaient en s'abordant : *Dulcissime rerum* ? O le plus doux des objets !

Les vins fermentent pour se faire, et les peuples pour se défaire.



**JOUISSEZ**  
De la Santé et du Bonheur  
**COMMENT ?** Faites  
comme d'autres  
ont fait.

**Souffrez-vous de maladies des reins ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit."  
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

**Vos nerfs sont-ils affaiblis ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri de la faiblesse des nerfs, c. e. l. lorsque l'on désespérait de mes jours." M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

**Souffrez-vous de la maladie de Bright ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la crasse, puis ressemblait à du sang."  
Frank Wilson, Peabody, Mass.

**Souffrant de la diabète ?**  
"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."  
Dr Phillip C. Ballou, Moncton, N. B.

**Souffrez-vous de maladies du foie ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."  
Henry Ward, ex-colonel, 69 Gardes Nationale, N. Y.

**Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?**  
"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."  
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

**Souffrez-vous de maladies des reins ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."  
Saml Hodges, Williamstown, West Va.

**Souffrez-vous de la constipation ?**  
"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."  
Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

**Souffrez-vous de la malaria ?**  
"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage dans ma pratique."  
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

**Etes-vous bilieux ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage."  
M. J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

**Souffrez-vous des hémorrhoides ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède. G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

**Etes-vous torturé par le rhumatisme ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."  
Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

**Aux femmes qui sont malades ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."  
M. H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

**Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé**  
Faites usage du

**KIDNEY-WORT**  
Le Purificateur du Sang.

DR. H. E. DESROSIERS,  
70 RUE ST. DENIS,  
MONTRÉAL.

N. GOYETTE, BOUCHER.  
MARCHE D'HOCHELAGA.  
Etaux 1 et 3.

DR. J. LEROUX,  
2445, RUE NOTRE-DAME,  
MONTRÉAL.

CHARLES DAVID, MAGASIN DE CHAUSSURES,  
565, RUE SAINTE-CATHERINE,  
MONTRÉAL.

**MATHIEU FRERES --- Marchands de Vins.**  
No. 87, rue Saint-Jacques Montréal.

17843

**PRIMES**

OFFERTES CHAQUE MOIS PAR

**Le Monde Illustré**

- 1re. Prime - - - \$50
- 2me. " - - - 25
- 3me. " - - - 15
- 4me. " - - - 10
- 5me. " - - - 5
- 6me. " - - - 4
- 7me. " - - - 3
- 8me. " - - - 2

86 Primes. à \$1 - 86

**94 Primes. \$200**

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée.

LA  
**VIE DU CHRIST**

La gravure est de 16 x 22. A l'arrière plan se trouve une imitation d'or massif produisant un contraste magnifique, brillant et frappant avec les autres couleurs qui sont disposées avec une harmonie si parfaite qu'on n'y sent nullement l'éclat, mais qu'au contraire les plus magnifiques effets se produisent.

Au centre de cet arrière-plan on est un portrait de Notre-Seigneur (tête et épaules), vêtu d'une robe écarlate, tandis qu'un manteau de bleu pâle jeté sur ses épaules et l'aurole de gloire qui entoure sa tête font un tableau magnifique. Un certain nombre de magnifiques grenadilles enguirlandent ce tableau. Tout au tour de ce tableau central sont d'autres scènes représentant les principaux événements de la vie de Notre-Seigneur : 10. La naissance de Notre-Seigneur ; 20. L'Enfant Jésus au Temple ; 30. Le baptême qui représente le Christ baptisé dans la rivière par Jean, et la descente du Saint-Esprit sous la forme d'une colombe ; 40. L'entrée triomphale dans Jérusalem ; 50. La résurrection de Lazare ; 60. Le dernier souper ; 70. La prière dans le jardin de Gethsemani ; 80. Le crucifiement ; 90. La résurrection ; 10. L'ascension.

Un grand nombre de journaux ont fait ressortir la beauté extraordinaire de ce merveilleux tableau. Tous devraient le posséder, toute famille religieuse devrait se le procurer. Agents, c'est la plus belle offre qui vous ait jamais été faite. Rappelez-vous qu'il ne s'agit pas ici d'une peinture de noir et blanc à bon marché, mais d'un chromo-lithographique riche et magnifique en couleurs brillantes sur un fond d'or. On n'a encore rien vu qui l'égalé.

Liste des prix en gros : Echantillon par la malle, port payé, 25 cts ; 3 pour 50 cents ; 1 douzaine \$2.00 ; 25 pour \$4.00 ; 25 par Express, \$3.75 ; 50 par Express, \$7.00 ; 100 par Express, \$13.00 ; 500 par Express ou comme fret, et une magnifique montre avec chaîne, \$65

JAMES LEE & CIE.  
1784, rue Notre-Dame, Montréal.

**Paquet de Bijouteries Broadway**

Contient : 1 parure en imitation de corail pour dames, épingles et boucles d'oreilles ; 1 épingle en imitation de corail pour châle ; 1 paire de boutons en imitation de corail pour manchettes ; 1 épingle en imitation de corail pour scarf ; 1 paire de bracelets pour dame ; 1 épingle pour châle ou voile ; 1 anneau en plaqué d'or avec diamant pour dames ; 1 anneau de fiançailles de prix ; 1 bague avec améthystes pour manchettes ; 1 paire de boutons, genre japonais, pour manchettes ; 1 paire de boucles d'oreilles avec camée ; 1 paire de boucles d'oreilles, genre Alaska ; 1 parure en jais avec épingles et boucles d'oreilles ; 1 chaîne pour montre de messieurs ; 1 chaîne pour montre de dames ; 1 paire de boutons avec diamants, genre Alaska ; 1 paire de boutons avec diamants, genre "Lake George" ; 1 bouton en or plaqué, pour col ; 1 paire de boutons gravés pour chemise ; 1 anneau avec camée pour messieurs ; 1 anneau gravé pour dames portant gravé le mot suivant : "Amitié" ; 1 épingle pour chapeau de dames ; 1 parure de fantaisie dorée ; 1 épingle Alaska pour devant de chemise ; 1 bijou pour chaîne de montre ; 1 paire de boucles d'oreilles, en corail, couleur de rose ; 1 anneau pour scarf. Le tout expédié franc de port par la malle pour \$1.35. Une douzaine de paquets expédiés par express pour \$12.

J. LEE & CIE.  
Montréal P.Q.

**ENFANT MALPROPRE**

Un chromo, douze couleurs, grandeur 16 x 22. La vue de ce chromo vraiment splendide absorbera l'attention de toute mère qui le verra, et fera naître chez elle un sentiment profond d'admiration passionnée. Le tableau original que nous avons maintenant en notre possession est pris sur copie d'un chef-d'œuvre de sculpteur dont il a reçu le nom. Ce chef-d'œuvre d'art remporta, on se le rappelle, il y a quelques années, le premier prix à l'exposition universelle de Paris. Le tableau représente la femme d'un fermier qui, après une vive chasse, a réussi à mettre la main sur son fils, mauvais sujet, et est toute occupée à le débarrasser des saletés dont il a eu soin, comme tous les enfants de son âge, de se couvrir. L'expression sévère et décidée de la vieille et l'air réchigné et vicieux de l'enfant feront sourire plusieurs personnes qui, dans leur jeunesse, ont passé par la même épreuve. On croirait presque entendre la mère s'écrier : "Petit malpropre ! petit malpropre !" tandis que d'une main elle lui tire les oreilles et de l'autre l'arrose d'eau et de savon. L'enfant est dans la cuve dans laquelle l'eau ruisselle de son corps, et, à une petite distance, est la maison aussi fidèlement représentée que la nature même. Par la malle, 20 cents, trois pour 50 cents.

J. LEE & CIE.  
Montréal, P.Q.

**Boite synoptique d'aiguilles**

Cette élégante Boite contient quatre boîtes d'aiguilles les plus perfectionnées. Prix, 25 cents. Nous venons d'ajouter à notre stock ces boîtes si élégantes et d'un genre si nouveau. Ce sont de vrais bijoux ornés de CHROMOS PARISIENS représentant au-delà de cent paysages et ravissants portraits de femmes, etc. Par la malle, 25 cents ; trois pour 50 cents ; 1 douz. \$1.50, 12 douz. par express \$12.00.

J. LEE & CIE.  
Montréal, P.Q.

Envoyez-nous cette annonce avec \$1.75, et nous vous expédierons par la malle franc de port, un de nos magnifiques revolver à 7 coups, plaqué en Nickel.

J. LEE & CIE.  
Montréal, P.Q.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-propriétaires. Bureau : Rue Saint-Gabriel, No. 25, Montréal.

J. A. RODIER, Gérant.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie  
**GEBHARDT-BERTHIAUME,**  
No. 30, Rue Saint-Gabriel, Montréal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires,  
Programmes, Lettres funéraires,  
Circulars, Affiches, etc.  
Factums imprimés promptement et à bas prix.

**TOUJOURS EN MAINS :**

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.

Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

MATHIEU & GAGNON  
MARCHANDISES DE NOUVEAUTES.  
En gros et en détail,  
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

LA COMPAGNIE DE

**PAPIER ROLLAND**

Fabrique à Saint-Jérôme, P. Q. Bureau principal : A Montréal, rue Saint-Vincent, 12 et 14, chez J. B. ROLLAND & FILS.  
Papier blanc de toute espèce.

[Imprimé par la Cie. Lithographique Burland.]

CASTOR FLUID.  
(Enregistré.)

Délicieuse préparation rafraichissante pour les cheveux. S'en servir tous les jours. Conserve le cuir chevelu, prévient la chute des cheveux et active la croissance. Article de coiffure de la famille. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY, chimiste, seul fabricant, 144, rue St-Laurent, Montréal. — 1 m.